

Le traumatisme en héritage de Helen Epstein

Traduit de l'anglais par Cécile Nelson

Préface de Boris Cyrulnik

© La Cause des Livres, 2005

1

Pendant des années, tout est resté enfermé dans une chambre forte, enfoui si profondément en moi que je n'étais même pas sûre de ce que c'était. Je savais juste que je portais des choses glissantes et inflammables, plus secrètes que le sexe et plus dangereuses que n'importe quelle ombre ou n'importe quel fantôme. Les fantômes, eux, avaient une forme et un nom. Ce qui reposait à l'intérieur de ma chambre forte n'en avait pas. Quoi que ce fût, sa puissance était telle que les mots s'effritaient avant toute description.

Parfois, il me semblait que je portais une bombe épouvantable. J'avais entrevu des visions de destruction. À l'école, quand j'avais fini un contrôle avant l'heure, ou bien lors de mes rêveries en rentrant à la maison, tout à coup le monde sûr se dérobaît et je voyais des choses dont je savais qu'aucune petite fille ne devrait les voir. Du sang et du verre brisé. Des monceaux de squelettes et des barbelés noircis auxquels des morceaux de chair restaient accrochés, comme les mouches collent à un mur après y avoir été écrasées. Des collines de valises, des montagnes de chaussures d'enfants. Des fouets, des pistolets, des bottes, des couteaux et des seringues.

Le soir, quand mes parents sortaient et que mon frère et moi étions assis devant la télévision, notre chambre, notre vie même, nous paraissaient menacées, exposées sans défense. Des cambrioleurs et des assassins pouvaient faire irruption à tout moment dans notre appartement et nous prendre par surprise. Je faisais alors de mon frère mon lieutenant et l'entraînais d'un pas martial dans la cuisine pour nous armer. Je sortais du tiroir un presse-purée, des cuillères en bois ainsi que deux longs couteaux et nous nous postions en sentinelles à côté de la

porte jusqu'à ce que la frayeur s'atténue ou que je sois trop fatiguée pour continuer de monter la garde.

Des cambrioleurs et des assassins – ces mots allaient de pair – étaient toujours en maraude, susceptibles de débouler au milieu d'une fête, d'interrompre mes cours à l'école ou même de rafler trois mille spectateurs à Carnegie Hall. Ils passeraient les portes au pas de charge, en bottes et blousons noirs, tireraient des coups de fusil ou braqueraient juste leurs armes sur les gens en criant « Dehors ! Vite ! » jusqu'à ce que tout le monde ait quitté la place en file indienne et que la salle soit vide.

En plein jour, dans les rues de New York, il était difficile d'imaginer où ces milliers de personnes pourraient aller. C'était dans le métro, à l'heure de pointe, que je les revoyais. Debout, le visage pressé contre la vitre du premier wagon, à côté de la cabine du mécanicien, je regardais les signaux défiler dans le tunnel. La rame omnibus de la 7^e Avenue se transformait alors brusquement en un convoi de wagons à bestiaux parti pour la Pologne. Je fermais les yeux tandis que le train grondait d'une station à l'autre, souhaitant que le conducteur brûle les signaux rouges, qu'il fonce droit devant pour précipiter tous les passagers dans la mort avant qu'ils n'atteignent leur destination. Il n'y aurait pas d'enterrement. Les passagers se seraient volatilisés.

À la cathédrale Saint Patrick, sur la 5^e Avenue, il était possible de se souvenir des personnes mortes même si elles n'avaient pas de sépulture. Je prenais un long cierge effilé dans le casier disposé à côté des gros piliers et allumais ma propre rangée de chandelles. J'observais la façon dont les gens priaient, leur manière de s'agenouiller dans la travée et de dessiner une croix en l'air avec leurs doigts avant de se hâter vers la sortie, la tête baissée. Je faisais la même chose. Il le fallait, sinon le commando d'hommes en bottes noires et vestes luisantes pourrait surgir et m'emmener au loin.

Parfois, j'avais l'impression que ma chambre forte contenait une tombe. Elle avait des murs de pierre, comme ceux qui protégeaient les momies du Metropolitan Museum of Art et l'air y était frais. Ma grand-mère Hélène était assise dans un coin, occupant un fauteuil qui ressemblait à un trône. Les cheveux bruns remontés au-dessus des oreilles, elle avait l'air sévère, bien que mon père ait toujours dit qu'elle n'avait jamais fait le moindre mal à personne. Mon grand-père Maximilien était debout à ses côtés, grand et droit comme un militaire.

Mon grand-père Emil arpentait la pièce en se disputant avec lui-même en allemand, et ma grand-mère Joséphine se tenait dans un autre coin, revêtue de châles.

Je ne savais pas à quoi ressemblaient les autres : mon oncle Erich, sa femme et son fils ; mon oncle Bruno ; le premier mari de ma mère, Pepik, celui d'avant la guerre ; et tous les autres, ceux qu'on n'appelait même pas par leur nom. Notre arbre généalogique avait été brûlé jusqu'à n'être plus qu'une souche. Des branches entières, de grands réseaux de feuilles avaient disparu dans le ciel et dans la terre. Aucune pierre ne marquait leur passage. Tout ce qui restait était les photographies pâlies que mon père gardait dans une enveloppe jaune sous son bureau.

Ces photographies n'étaient pas de ces clichés collés dans des albums que l'on montre à des étrangers. C'étaient des documents, des preuves de notre participation à une histoire si extrême que, malgré toutes mes tentatives pour en prendre connaissance à travers les livres que me donnait mon père ou les films auxquels il m'emmenait, je n'arrivais pas à l'appréhender. Les faits rebondissaient comme des balles de ping-pong dans ma tête, non seulement sans avoir de sens en eux-mêmes, mais en jetant aussi la pagaille dans ce qui s'y trouvait déjà.

Les faits étaient les suivants :

Juste avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, il y avait presque neuf millions de Juifs vivant dans les villages de campagne, les villes de province et les grands centres urbains d'Europe. Sept ans plus tard, en Pologne, Estonie, Lettonie, Lituanie, Allemagne et en Autriche, 90% d'entre eux avaient disparu. En Tchécoslovaquie, où la famille de mon père avait vécu pendant près de cinq cents ans, plus de 85% des Juifs avaient disparu. En Grèce, Hollande, Hongrie, Biélorussie, Ukraine, Belgique, Yougoslavie, Roumanie et en Norvège, la moitié au moins des Juifs qui avaient vécu là avant la guerre n'y était plus quand celle-ci a pris fin.

Trente-cinq millions de personnes étaient mortes dans cette guerre. La plupart étaient des soldats qui avaient été tués au combat, à la mémoire desquels des centaines de monuments et de cimetières militaires avaient été construits à travers le monde. Cinq millions d'entre eux étaient des prisonniers politiques, des dissidents, des antifascistes de diverses nationalités, des homosexuels et des Tziganes

qui avaient été assassinés par les nazis. Six millions de Juifs – c'est-à-dire deux sur trois des Juifs d'Europe – avaient eux aussi été assassinés. Pour les onze millions d'assassinés, il n'y avait pas de tombes. Ils avaient été gazés puis brûlés, comme ma grand-mère Hélène, mon grand-père Maximilien et leurs fils, ou abattus dans une fosse béante comme ma grand-mère Joséphine et mon grand-père Emil.

Un tiers des Juifs ont échappé à la mort aux mains des Allemands. Certains sont morts de mort naturelle. Certains ont fui à l'Est, vers des parties de la Russie non encore occupées. Certains sont allés à l'Ouest vers des ports de l'Atlantique ou de la Méditerranée, pour aboutir finalement dans les Amériques, en Australie, en Israël ou à Shanghai. Quelque 400 000 à 500 000 Juifs restés en Europe occupée par les nazis ont survécu à la guerre dans des camps de travail ; ou dans les forêts, en combattant avec des petits groupes de partisans ; ou toujours dans les forêts en se cachant tout seuls ; ou dans les villes en se faisant passer pour chrétiens avec de faux papiers ; ou confinés pendant des mois et des années dans l'exiguïté d'un cellier, d'un grenier ou d'une cave dérobés. Pas plus de 75 000 personnes ont survécu aux camps de concentration nazis et deux d'entre eux étaient mes parents.

La chambre forte comprenait une pièce spéciale pour ma mère et mon père, chaude et humide comme une serre. Ils vivaient là en moi, précieux et distincts des autres êtres. Quand j'étais petite, je n'avais pas besoin de connaître les statistiques ; je savais que mes parents avaient franchi un gouffre et que chacun d'eux l'avait fait seul. J'étais leur première compagne après cette épreuve, une nouvelle pousse, et je savais que cette pousse devait incarner l'essence de la vie. Cette pousse était aussi différente de la mort que le bien l'était du mal et le présent du passé. Elle démontrait la supériorité de la vie sur la puissance de destruction. Elle était pour eux la preuve qu'ils n'étaient pas morts. La porte d'accès à cette pièce spéciale restait secrète ; ce lieu devait être protégé.

J'ai construit ma chambre forte avec soin, comme on nous avait appris que les réacteurs nucléaires étaient construits. J'ai conçu des parois de plomb autour des parties dangereuses, des cercles concentriques de conduites d'eau et de colonnes d'air capables d'atténuer et de circonscire n'importe quelle explosion. J'ai enfermé le tout dans une enveloppe métallique et enfoui le dispositif très loin de

mon cerveau, vers le bas du dos, dans la partie de mon corps qui paraissait la moins vivante.

La chambre forte est devenue un caveau, accumulant l'obscurité, ne cessant d'accumuler – des images, des mots, les regards furtifs de mes parents –, s'alourdissant inexorablement. Elle s'est enfoncée plus profond à mesure que je grandissais, si remplie de choses non digérées qu'il n'y avait plus moyen de feindre qu'elle n'était pas là. Je savais qu'il faudrait un jour remonter cette chambre forte à la lumière, l'ouvrir, en trier le contenu, mais je l'avais entourée de telles fortifications qu'elle était devenue inaccessible.

Il me fallait trouver des ruses pour m'en approcher, des stratégies pour rompre la paralysie qui me saisissait chaque fois que je faisais un geste dans sa direction. J'avais besoin de compagnie pour regarder à l'intérieur, d'autres voix pour confirmer que ces choses que je portais en moi étaient réelles, que je ne les avais pas inventées. Face à ce problème, mes parents ne pouvaient pas m'aider ; car ils en faisaient partie. Les psychiatres, je m'en méfiais ; ils avaient encore plus de noms pour déguiser les choses que je n'en avais déjà utilisés. Il devait y avoir d'autres personnes comme moi, qui partageaient ce que je portais, qui possédaient leur propre version de ma chambre forte. Je devais avoir, me disais-je, une famille invisible et silencieuse éparpillée à travers le monde.

J'ai commencé à chercher ces êtres, à regarder et écouter, à rassembler leurs témoignages. Je me suis embarquée dans une quête secrète, si intime que je n'en ai parlé à personne. Je suis allée trouver un groupe de gens qui, comme moi, étaient possédés par une histoire qu'ils n'avaient jamais vécue. Je voulais les interroger afin de pouvoir atteindre la partie la plus insaisissable de moi-même.